

Universitäts- und Landesbibliothek Bonn

Le bigame supposé, ou les troubadours par infortune

Moussard, ...

Paris, (1803)

Acte premier

urn:nbn:de:hbz:5:1-20366

LE BIGAME SUPPOSÉ,

O U.

LES TROUBADOURS PAR INFORTUNE.

A C T E P R E M I E R.

Le théâtre représente au fond la rivière du Tage, et dans le lointain un point de vue de la ville de Lisbonne. A gauche, le palais des Ferdinand. Dans l'angle formé par la rivière et le palais, on apperçoit des jardins ou un parc. La droite offre le site qui avoisine la rivière.

S C E N E P R E M I E R E.

GARNEO, FERDINAND, ils viennent du côté du jardin.

G A R N E O.

EN vérité, seigneur, je ne reviens pas de mon étonnement. Quelle subite conversion ! à cet air sombre et rêveur, qui pourrait reconnaître l'aimable Ferdinand dont les galans exploits étonneront un jour l'Europe.

F E R D I N A N D.

Mon ami, il est des momens où le souvenir de nos erreurs devient pour nous un supplice.

G A R N E O.

Voilà une pensée fort édifiante. Elle aurait suffi, jadis, pour nous réjouir quinze jours entiers.

F E R D I N A N D.

Laissons les principes qui m'ont conduit par le passé, songeons au présent et à l'avenir qui ne me laissent pas sans inquiétude.

G A R N E O.

Oui, en effet : vous êtes sur le point d'épouser la plus jolie femme de Lisbonne, et cela est fort désagréable pour le présent : elle vous apporte une fortune immense, et cela est très-inquiétant pour l'avenir.

F E R D I N A N D.

Penses-tu que je voie d'un œil tranquille et indifférent célébrer ce mariage si près des funérailles de l'épouse que j'ai perdue, ou plutôt dont j'ai hâté la fin par des procédés qu'elle ne méritait pas.

G A R N E O.

Ah ! par exemple , je trouve bon qu'on s'avise d'aimer les gens quand ils ne sont plus. Sans doute vous vous souvenez que la chère dame n'avait pas une part bien active à votre tendresse. Aussi eut-elle le bon esprit de se retirer à la campagne après un an de mariage ; elle aimait la solitude , et nous nous sommes bien gardés de l'y troubler ; elle y est morte , eh bien ! est-ce notre faute !

F E R D I N A N D.

Elle n'a pu supporter mon indifférence. Ma conduite à son égard a excité la haine de Salvador son frère , mon hymen va la faire éclater. Déjà il est instruit que l'enfant malade depuis la mort de sa mère , se trouve à toute extrémité , et il est impatient de réclamer la riche succession de sa sœur.

G A R N E O.

Ceci au moins est conséquent , il s'agit d'intérêt ; mais reposez-vous sur mon zèle.

F E R D I N A N D.

Ah ! le remord qui me déchire...

G A R N E O.

Quel reproche pouvez-vous encore vous faire. A cette étourderie près , vous êtes l'innocence même.

F E R D I N A N D.

Et cette française intéressante dont j'ai fait aussi le malheur.

G A R N E O , riant.

Quoi , vous pensez encore à cette petite aventure de Marseille.

F E R D I N A N D.

J'ai trompé sa bonne-foi , son innocence.

G A R N E O.

Pas du tout ; votre constance a duré autant que votre amour , c'est tout ce qu'on peut exiger.

F E R D I N A N D.

Elle était mon épouse , et je l'ai abandonnée lorsqu'elle allait me donner un gage de notre union.

G A R N E O.

Oh ! pour cette faute , elle appartient toute entière au Comte Ferdinand votre père. N'est-ce pas lui qui vous a rappelé à Lisbonne , et vous a fait prendre une autre femme pour rame-

ner dans sa famille la fortune qui s'en était éloignée. Vous vous êtes soumis à ses ordres , et je vous regarde comme un modèle d'obéissance.

F E R D I N A N D.

Tu sais bien que si j'ai cédé aux volontés de mon père , en épousant la sœur de Salvador , c'est parce que je croyais Cécile tout-à-fait perdue pour moi. Le bruit de sa mort s'était répandu ; des lettres que tu me remis alors , m'avaient confirmé cette affligeante nouvelle ; aujourd'hui , je me trouve le plus malheureux des hommes.

G A R N E O.

Comment ?

F E R D I N A N D.

Le hasard me conduit hier chez le Corrégidor , mon ami , je jette un coup-d'œil sur le tableau de sûreté publique ; quelle est ma surprise ; j'y apperçois le nom de Cécile Lieutaud. Je m'informe , et j'apprends de lui que , depuis cinq ans , Salvador lui a remis un ordre , obtenu par le père de Cécile , pour s'assurer de sa personne , si elle venait à Lisbonne ; ainsi tu vois que non seulement Cécile existe , mais qu'il est possible quelle vienne dans cette ville.

G A R N E O.

Depuis cinq ans cet ordre existe contre Cécile , dites vous ; mais , seigneur , rappelez-vous que c'est depuis cette époque que nous avons reçu les lettres qui constatent sa mort. D'ailleurs , ce mariage , je vous l'avoue , ne m'a jamais inspiré grande considération.

F E R D I N A N D.

Que veux-tu dire ?

G A R N E O.

On a abusé de votre bonne foi ; on a profité de l'amour qui vous consumait pour vous dicter des loix et vous subjuguier ; nous avons capitulé ; mais quand on est pris d'assaut , ma foi il est permis de protester contre la violence.

F E R D I N A N D.

La plaisanterie est déplacée dans la situation où je me trouve. Si j'étais coupable de bigamie !

G A R N E O.

Crainte chimérique ! je vais vous tranquilliser. Il y a déjà six ans d'écoulés depuis votre départ de Marseille , et la sécurité dont vous avez joui , est une heureuse présomption pour l'avenir. Qui pourrait en effet la troubler. Eu supposant que Cécile existe , croyez-vous qu'elle puisse venir de Marseille à Lisbonne chercher un époux qui l'a délaissée ! et quand même elle y viendrait , lui serait-il possible de vous découvrir

sous votre nom de famille, tandis que vous n'étiez connu dans vos voyages que sous le nom de chevalier Gonzales, qui est l'apanage des aînés de votre maison.

F E R D I N A N D.

Ah ! ce n'est pas assez d'avoir l'estime des hommes, j'ai aussi besoin de la mienne, et j'attends de toi le service qui peut me la rendre. Tu as de l'empire sur l'esprit de mon père, tu possèdes sa confiance ; parle, supplie, fais ensorte que ce mariage projeté soit rompu ou du moins éloigné.

G A R N E O.

Vous me chargez-là d'une belle ambassade. Votre hymen est convenu entre les parens, et votre père en a fixé les fiançailles à demain, jour de sa fête ; or ce n'est pas la veille qu'il vous est permis de faire des réflexions puériles. On commence ce soir à célébrer, par des jeux et des danses, ces deux époques chéries. Tous les gens du palais sont employés aux préparatifs ; les étrangers même veulent y prendre part. Les bateliers, à qui on permet la pêche le long de la rivière, ont déjà vêtu leurs habits de fête, et leurs bateaux sont élégamment décorés. Ce sont eux qui doivent donner le signal des réjouissances ; et vous voudriez changer en deuil cette joie universelle.

F E R D I N A N D.

Je veux alléger ma conscience du poids qui l'accable, aucune considération ne m'arrête, si tu me refuses ta médiation auprès de mon père, je lui ferai moi-même l'aveu de ma faute ; et puisque la mort de ma dernière épouse m'a rendu libre, je le presserai de confirmer mon union avec Cécile.

G A R N E O.

Gardez-vous bien...

F E R D I N A N D.

J'y suis décidé.

G A R N E O, *apercevant le Comte.*

J'aperçois votre père !

S C E N E I I.

LES PRÉCÉDENS, LE COMTE.

G A R N E O, *devançant le fils.*

Monsieur le Comte, vous arrivez fort à propos ; je m'entretenais avec votre fils de son prochain mariage, il en est enchanté.

F E R D I N A N D.

Mon père, qu'il me soit permis...

LE COMTE.

Mon fils , je me réjouis de vous voir dans ces dispositions. Je vous avoue que je craignais le contraire.

FERDINAND.

Mon père , je dois vous le dire , un mariage si précipité...

LE COMTE.

Vous savez les raisons qui m'ont déterminé à presser cette union. Notre famille , quoiqu'une des plus anciennes de Lisbonne est loin d'être une des plus riches. Votre premier mariage vous a apporté une fortune considérable ; mais votre fils , dont l'existence vous assure cette fortune , est d'une santé si délicate , qu'il fait tout appréhender pour ses jours. Vous retomberiez dans votre premier état , et il n'est pas sûr qu'alors le riche parti qui vous est présenté , attachât quelque prix à notre alliance.

FERDINAND.

Eh ! qu'importe.

GARNÉO.

S'il m'est permis d'ajouter une réflexion , je dirais qu'il est d'autant plus urgent de conclure ce mariage , que Salvador , votre beau-frère , fait répandre sourdement le bruit que l'enfant est mort , et cela pour faire échouer vos projets.

FERDINAND.

Mais , Garnéo , ces bruits n'auraient-ils pas un fondement réel ?

GARNÉO.

Non , seigneur. Votre fils , toujours retenu à votre maison de campagne , depuis la mort de sa mère , n'est pas entièrement rétabli ; mais il se porte beaucoup mieux. La dernière lettre du docteur Stéphano me l'annonce , et il revient aujourd'hui même vous apprendre que le danger est passé. Votre fils le suivra bientôt , et sa présence confondra l'imposture et la méchanceté.

LE COMTE.

Garnéo , je suis sensible à l'intérêt que vous prenez à notre famille.

GARNÉO.

Seigneur , ce n'est que la véritable expression de ma reconnaissance pour tous les bienfaits que j'en ai reçus. Mais , que vois-je ! eh ! c'est le docteur lui-même. (*à part.*) Que vient-il nous apprendre ? je n'ai pas eu le tems de le prévenir. (*il va au-devant de lui.*)

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, LE DOCTEUR.

GARNEO, *bas.*

Eh bien !

LE DOCTEUR.

Plous d'espoir, e morté l'enfant.

GARNEO, *revenant.*

Réjouissez-vous, seigneur, l'enfant est sauvé.

LE DOCTEUR.

Qué diché !

GARNEO, *bas au Docteur.*

Laissez-moi parler. (*aux autres.*) Il est plein de santé.

LE DOCTEUR, *au Comte.*

Signor, la maladia était incurabilé... ma...

GARNEO, *l'interrompant.*

Oui, mais rien ne résiste à votre talent. (*lui serrant la main.*) Vous êtes le premier médecin de Lisbonne.

LE DOCTEUR.

Les mié-talenté sount connus, il est vrai, ma...

FERDINAND.

Docteur, je n'oublierai jamais ce service.

LE DOCTEUR.

Ah ! signor, jé voudréro meriteré.

GARNEO, *bas.*

Paix. (*haut.*) Le docteur joint la modestie la plus vraie au mérite le plus éminent.

LE DOCTEUR.

Zé n'en tire pas de la vanita dans ce momento.

LE COMTE.

Après ce que vous annoncez, docteur, on peut faire transporter l'enfant ici sur-le-champ.

GARNEO, *bas au docteur.*

Répondez oui.

LE DOCTEUR.

Si, signor. (*à part.*) Ze n'y comprends nienté.

LE COMTE.

Ainsi, mon fils, voilà les intrigues de Salvador déjouées, et notre esprit, exempt d'allarmes, peut se livrer aux jouissances les plus pures. Venez que je vous présente moi-même à tous les gens du palais, venez entendre les acclamations que votre présence fera naître, et recevoir les vœux que l'on forme pour notre félicité commune.

SCENE IV.
GARNEO, LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR.

Nous voici souls, j'espère que voï allez m'expliquer l'énigme, car je ne souis pas ouñ OEdipe.

GARNEO.

Docteur, il faut réparer le mal que vous avez fait, en laissant mourir cet enfant.

LE DOCTEUR.

Comment! le male que j'ai fato! per tous les doctors de Salerne, on voit ben que voï n'avez pas connouto la causa della malattia.

GARNEO.

Je le crois bien, mais il est mort.

LE DOCTEUR, *rapidement.*

Apprenez que le petit était attaqué d'ouñ marasme qui avait déranzé toute l'économie animalé, lequel s'était manifesté par ouñ diagnostico effrayant. Or, ouñ aphorisma d'Hyppoorate dit, qu'en pareil cas, la malattia il est incurable.

GARNEO.

Vous avez suivi une méthode excellente; mais il est mort.

LE DOCTEUR, *continuant.*

La malattia était mourale; il fallait donc commencer per garire lo spirto: admire ma conceptione!

GARNEO, *lui criant aux oreilles.*

Mais enfin il est mort, vous dis-je, il est mort! il est mort!

LE DOCTEUR, *reprenant avec gravité.*

Concedo: mais je l'ai fato vivere ouñ grand mese de piou, et ma reputatione.

GARNEO.

Te tairas-tu, babillard!... c'est pour votre réputation et l'intérêt de la famille de Ferdinand que j'ai à vous parler.

LE DOCTEUR.

Bené! bené! j'écoute.

GARNEO.

La chose est de la plus grande importance. Si la mort de l'enfant vient à transpirer, Salvador, héritier naturel des biens de sa sœur, se hâte d'entrer en jouissance; et l'illustre famille du Comte se trouve ruinée presqu'entièrement.

Le Bigame supposé.

B

LE DOCTEUR.

Quoi que l'on prenne, le mystère finira par se découvrir, ou voudra vedere l'enfant.

GARNEO.

On le verra.

LE DOCTEUR, étonné.

Ah! ah! nouvel escouape; vous ressuscitez donc les mortés.

GARNEO.

Non, mais je les remplace par des vivans. Ecoutez : l'enfant qui vient de mourir est âgé de six ans, et il y en a quatre que, relégué avec sa mère à la campagne, il a été dérobé à tous les regards de sa famille, son père même ne l'a pas vu depuis ce tems. Je puis donc, sans crainte d'être démenti, substituer un autre enfant au véritable héritier. Par-là je conserve la succession aux Ferdinand, et vous, docteur incomparable, vous passez pour le sauveur des malades désespérés.

LE DOCTEUR.

Grand merci de l'honor, ma, diantre, les risques...

GARNEO.

Et quels risques? les personnes que j'avais placés auprès de l'enfant me sont dévouées, et un seul mot réglera leur conduite.

LE DOCTEUR.

Ceci est rassuranté.

GARNEO.

D'ailleurs, il n'y a pas à balancer; vous savez que je vous ai fait venir d'Italie, afin de seconder mes projets. Je vous connaissais pour un habile intrigant, et, grâce à mes soins, on vous regarde comme un honnête homme; vous n'étiez qu'un misérable charlatan, et vous voilà célèbre médecin.

LE DOCTEUR.

Oun charlatan, ouun charlatan...

GARNEO.

Si ce projet ne reçoit pas son exécution, savez-vous ce qui en résultera? La famille des Ferdinand est ruinée, mes intérêts sont compromis tout-à-fait; je suis contraint de faire une réforme sévère, où même de rentrer dans l'obscurité. Si, au contraire, nous avons le bonheur de réussir, la fortune est fixée pour toujours dans ce palais, il m'est permis d'en disposer comme par le passé, et vous pensez bien que vous ne serez pas oublié dans mes bienfaits.

LE DOCTEUR.

Je connais la vostra générosita.

G A R N E O.

Ainsi vous me devez tout, espérez davantage ; mais ne me faites pas perdre la bonne opinion que j'ai de votre savoir faire.

L E D O C T E U R.

Vous la fare perdre ! ben au contraire, je prétends la rendre piou excellente à vos yeux. Respondez mi, signor : l'enfant que voï voulez souposer est-il dans la vostra pouissentza ?

G A R N E O.

Non pas encore.

L E D O C T E U R.

Pas encora , eh bien , rendez honor al mio genio : j'ai votre affaire.

G A R N E O.

Comment !

L E D O C T E U R.

Si, signor. Sachez que je viens de guarire d'ouna maladia, oune femme qui a oun enfant à peu près de la même configuration que celui de don Ferdinand, et, per oun hazard ben singoulier, d'oune telle ressemblantza que j'en ai été frappé moi-même.

G A R N E O.

Voilà précisément l'héritier qu'il nous faut.

L E D O C T E U R.

Eh bien , vous l'aurez. La madré del picciolo e oune de ces cantatrice qui courent le payso sentza aucoun asile , sentza personne que s'intéresse à elle , il loui sera diffichile de nous résister. Mioux que cela : elle paraît être dans la peine ; perche je présoume qu'avec quoualque argent elle cédera fachilamenté. Si , per contrario , elle refousait , nous la ferons enlever soubito , et puis andar , signora , andar , andar.

G A R N E O.

Je me repose entièrement sur vous de ce soin. Voilà ma bourse , et mes gens sont à vos ordres. Il n'y a pas de tems à perdre : j'entends déjà sur la rivière les cris d'allégresse des batteliers , et la fête va commencer. Hâtez-vous de découvrir votre cantatrice ; moi je me rends auprès de mon élève. (*il s'éloigne.*)

L E D O C T E U R, seul.

Ceci me paraît très-loucratif. Voilà oune branche de commerce inconnouto jusqu'à présent dans la medecina ; le trafic des vivants contre les morts ; c'est precieux , veramenté , c'est précieux. Ha ! ha ! le singoulier commerce ! (*il sort en riant.*) le vivante cor e les morté. Ma, voici la fête qui commence , allons travailler à l'exécution de nos projets.

SCENE V (1).

(Plusieurs bateaux ornés de guirlandes de fleurs s'avancent sur le Tage et s'arrêtent pour donner le tems aux pêcheurs et aux musiciens de sortir. Ces derniers viennent se grouper sur un des côtés de la scène et continuent de jouer tandis que les bateliers et les lavandières des bords du Tage forment une danse. Ils élèvent ensuite avec leurs avirons une espèce d'arc de triomphe devant la porte du comte, au haut duquel se trouve un tableau, portant ces mots, HOMMAGE A L'AMOUR ET A L'HYMEN. Ensuite les musiciens et les bateliers se mêlent ensemble et forment une danse finale.

A la fin du ballet un Intendant du palais témoigne, au nom de ses maîtres, sa satisfaction à tous les danseurs et les fait entrer.)

SCENE VI.

CÉCILE, FÉLIX, *portant un triangle à sa ceinture*,
BRUSCOT, *un orgue d'Allemagne sur le dos*.

BRUSCOT, *examinant*.

Nous ne nous trompons pas, voilà la fête commencée. C'est bien ici la demeure du jeune seigneur qui va se marier. Ces guirlandes ne laissent aucun doute. Ce lieu, madame, est bien choisi pour notre début.

CÉCILE.

Hélas !

BRUSCOT.

Vous soupirez, madame. Il est vrai que cet état ne vous convient guère ; mais que voulez-vous ? c'est la faute de la fortune : elle n'a jamais fait que des sottises, et ce n'est pas pour nous qu'elle se corrigera.

CÉCILE.

J'ai du courage, mon cher Bruscot.

BRUSCOT.

Et moi aussi, j'en ai, et je nargue cette fortune qui ne favorise que ceux qui ne le méritent pas. Quand nous avons été volé sur la route de Lisbonne, je n'ai désespéré de rien, morbleu, pas plus que pendant votre maladie. Allons, Bruscot, me suis-je dit, ce n'est pas en pleurant que tu soulageras ta maîtresse. Les pleurs conviennent aux femmes, fais voir que tu es un homme. J'ai ramassé mes dernières res-

(1) Dans les théâtres des départemens ou on n'aurait pas des ballets, on peut jouer la pièce sous la forme d'un drame.

sources, j'ai acheté cet orgue d'Allemagne, et vive l'industrie, morbleu, vive le talent !

C É C I L E.

Que d'obligations...

B R U S C O T.

Il faut dire aussi que je faisais ce métier en Allemagne avant de prendre du service en France chez monsieur votre père. Après tout, nous faisons comme les anciens troubadours, ils couraient le monde en chantant l'objet de leur flamme, et vous cherchez un époux que vous aimez tendrement ; mais une chose me contrarie là-dedans, c'est que vous m'avez accompagné. Jarni, c'était bien assez de moi. Votre père m'a nourri pendant trente ans, ne dois-je pas faire quelque chose pour sa fille ? et vous voulez m'empêcher de payer ma dette ! Tenez, madame, c'est affliger le père Bruscot.

C É C I L E.

Laisse-moi partager ta peine, mon ami, et je jouirai avec plus de plaisir du fruit de ton zèle.

B R U S C O T.

Eh bien, j'obéis. Votre présence au moins m'anime, et je sens que je me surpasserai. Vous allez voir si j'ai du talent à jouer de l'orgue d'Allemagne ! ah ! ah ! et comme je chante ! le tuyau de ma voix n'est pas des plus bruyans, mais je me fais entendre... et c'est ce qu'il faut.

F É L I X.

Et moi ? vous me comptez pour rien ? n'ai-je pas aussi mon petit talent ? c'est pour maman que je vais l'employer, et je suis sûr de plaire.

B R U S C O T.

Bien, mon petit Félix ! quand on a de tels sentimens pour sa mère, le ciel nous favorise ! Tenez, ça me donne bon espoir à moi ! et là-dessus, en qualité d'ancien, je commence... Allegramento, signori ! (*il prélude.*)

(*Differentes personnes viennent sur la place écouter.*)

B R U S C O T, à Cécile.

Bon ! voilà déjà des curieux qui s'approchent, Madame. (*à part.*) Pourvu, morbleu, qu'il n'y ait pas plus d'affluence que de générosité. (*haut.*) C'est le bon moment. Eh ! madame, je ne tremble pas ! Je sais qu'il faut dans cet état, comme dans les autres, de la fermeté, qu'on appelle impudence. Est-ce que je ne connais pas les hommes ? ils ne croient à votre talent que quand vous y croyez vous-même. Au diable la modestie. (*il tousse, crache et chante.*)

A R I E T T E.

Riches mortels , à l'indigent
 Donnez votre offrande légère ;
 Cédez au tendre sentiment
 Qu'inspire un enfant et sa mère.
 Pour vous , c'est doublement jouir,
 Que d'exercer la bienfaisance,
 Et de voir la reconnaissance
 Verser des larmes de plaisir.
 Riches mortels , etc.

B R U S C O T.

Ah ça , nous allons maintenant chanter quelque chose pour
 les jeunes gens qui vont se marier ; peut-être nous feront-ils
 l'honneur de se montrer. A nous deux , mon petit Félix.

F É L I X.

M'y voici.

B R U S C O T.

Tâchons en même tems d'égayer ta pauvre mère , et de la
 distraire de cette mélancolie qui me désole. Ce sera là notre
 meilleure récompense.

Premier couplet.

O vous tous , que l'hymén invite
 A vous ranger sous son drapeau ,
 Souffrez que je vous félicite :
 A mon avis rien n'est plus beau ;
 Oui , le jour où l'on se marie
 Est le plus charmant de la vie.

(Pendant la ritournelle , Bruscot danse d'une manière comique avec le
 petit Félix. Cécile , assise sur un banc de gazon , les accompagne
 avec l'orgue d'Allemagne.)

Second couplet.

Nombre d'époux en mariage
 Ne s'aiment plus après six mois ;
 Tous ceux qui font mauvais ménage,
 Disent en se mordant les doigts :
 Ah ! le jour où l'on se marie ,
 Est le seul beau jour de la vie.

(Même jeu que la première fois.)

Troisième couplet.

Souvent l'époux s'exagénnaire,
 Court encore après le plaisir ;
 C'est assez , dit-il , j'ai beau faire ,
 Arrêtons-nous au souvenir :
 Car le jour où l'on se marie ,
 Est le seul grand jour de la vie.

(Même jeu.)

BRUSCOT, *aux personnes qui se sont rassemblées.*

Voilà, signori, ce qu'on a l'honneur de vous offrir. (*Pantomime. A Cécile.*) Eh bien, madame, ceci ne s'annonce pas mal. Voilà un bon commencement, et j'ai bonne idée pour le reste de la journée. Allons, ne soyez pas si triste. Voulez-vous donc vous rendre encore malade ? le médecin vous en a averti.

CÉCILE.

Ah ! mon ami, que mon sort est affreux !

BRUSCOT, *apercevant Stéphano.*

Eh ! voici le docteur qui vous a guérie.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR, *dans le fond du théâtre.*

Précisément je vi cherchais. (*à Cécile.*) Grâce à mon art et alla mia sientza, je vous vois retablie parfaitement.

CÉCILE.

Dites aussi graces à vos soins bienfaisans.

FÉLIX.

Maman ; je vais l'embrasser pour toi.

LE DOCTEUR.

Il est charmant le picciolo ! (*il le caresse.*) Je pourrais lui être utile, madame... et en même tems à vous aussi... Vous n'êtes pas dans oune situation horouse...

BRUSCOT

C'est vrai ; mais que-voulez-vous ? il faut bien prendre le tems pour ce qu'il est, nous prendrions également l'argent pour ce qu'on le donne, si la coutume d'en donner ne commençait à se passer.

LE DOCTEUR, *à Cécile.*

Cet enfant est encore oune charge per voi.

CÉCILE.

C'est un fardeau bien léger pour une mère. (*elle le presse dans ses bras.*)

BRUSCOT.

Sachez que tant que le père Bruscot aura du pain, le fils de sa maîtresse n'en manquera pas.

CÉCILE.

O mon ami !

LE DOCTEUR, *prenant la main de Bruscot.*

Eh bien, vous êtes du petit nombre des hommes que j'estime. (*à Cécile.*) Je ne prétendais pas vous fare oune offentza. Je voulais solamenté dire que je connais ouna dona qui desire

adopte un joli enfant. Celui-ci ne peut manquer de lui plaire et sa fortune est faite.

BRUSCOT.

Oh ! ciel ! serait-il bien vrai ? touchez-là à votre tour. (*lui tendant la main.*)

CÉCILE.

Cette offre est séduisante, mais...

BRUSCOT.

Oh ! parbleu, ma chère maîtresse, il ne faut pas de *mais* à cela ; voilà une excellente occasion qui se présente : offrez votre fils à cette bonne dame : elle vous prendra peut-être ; vous serez tous deux heureux, et moi, satisfait de votre bonheur, je continuerai de porter mon orchestre sur mes épaules.

LE DOCTEUR.

Malheureusement questa dona ne veut avoir aucun rapport avec les parens, ni même les connaître. Elle craindrait de ne pas jouir entièrement dell'amore de son fils adoptivo.

CÉCILE.

Quoi ! il faudrait renoncer au titre de mère ! jamais !

FÉLIX, *effrayé et se pressant contre sa mère.*

Oh ! mon dieu, maman, est-ce qu'il voudrait m'emmener loin de toi !

LE DOCTEUR.

Dieu me préserve de causer il vostro malhore. (*à part.*) Il faut avoir recours à un autre moyen. (*haut.*) J'avais cru vous faire une offre agréable, je me suis trompé.

BRUSCOT.

C'est que, voyez-vous, M. le Docteur, ma maîtresse n'est pas ce que notre état ferait croire : elle a été riche, et elle s'en souvient encore.

LE DOCTEUR.

Et per qu'al revers la fortuna...

BRUSCOT.

C'est notre secret. Nous pouvons seulement vous dire que nous sommes partis avec assez d'argent pour venir dans ce pays-ci, où une affaire de la dernière importance nous appelle.

LE DOCTEUR, *à part.*

Voilà un conte qu'ils me débitent.

BRUSCOT.

Nous avons été volés aux portes de Lisbonne. Ma maîtresse à la suite de cet événement a été malade. La nécessité, comme vous savez, donne de l'industrie. Avec quelques bijoux que j'avais cachés, j'ai acheté cet orgue.

LE DOCTEUR.

Des bijoux ! (*à part.*) Va bené, lé comte, va bené.

BRUSCOT.

Et nous voilà à l'abri du besoin.

LE DOCTEUR.

J'admire une si belle action.

CÉCILE.

Lui seul était capable d'un tel dévouement.

BRUSCOT.

Nous n'aurions pas eu besoin de ces moyens-là si les voleurs nous avaient laissé nos papiers ; j'avais dans mon porte-feuille l'adresse d'un négociant , correspondant de votre père. C'est un homme très-riche , associé comme lui à la compagnie des Indes ; mais il faut renoncer à cet espoir.

LE DOCTEUR, *à part.*

D'après ce recit io vedo qui n'ont aucune rissortsa , et je pous poursouivere mes projets. (*haut.*) Ne pensons plus à ce que je voi proposais. Je veux cependant vous être outile. Je souis le medecin de presque touti les habitans d'ichi. Confiez-mi le vostre amabilé enfanté. Soyez persouadé que l'intérêt quel inspirera a touti le personné qui le verront ne sera pas infrouctioso ; et je commence per ce palais.

CÉCILE.

Que de bontés !

BRUSCOT.

Enfin voilà un homme qui ne ressemble pas aux autres. (*remettant Félix au Docteur.*) Il veut vous faire du bien celui-là.

CÉCILE.

Mais si...

BRUSCOT.

Allons, madame , ne craignez rien. Va, mon ami , je suis sûr que ta jolie petite figure intéressera.

LE DOCTEUR.

Soyez tranquille, ma bella dona.

FÉLIX.

Ah ça , vous me ramenez bientôt.

LE DOCTEUR.

Oui , sans doute. Dans oun moment ze le rends à la vostra tendressa. Viens , mon petit , viens. (*Il entre par le jardin.*)
Musique.)

Le Bigame supposé.

SCENE VIII.
CÉCILE, BRUSCOT.

BRUSCOT.

Savez-vous, madame, que sa première proposition est avantageuse.

CÉCILE.

Moi renoncer à mon fils ! mon ami, dans ce moment tu ne vois que notre infortune, et tu oublies ce que je dois à la nature. Si j'avais le bonheur de retrouver enfin mon époux ; que lui répondrais-je, quand il demanderait son fils.

BRUSCOT.

C'est vrai, c'est vrai ! mais le retrouverons nous jamais cet homme, ce barbare, qui a pu vous aimer et vous abandonner ensuite ? Voilà bientôt six mois que nous parcourons envain le Portugal, lieu de sa naissance ; enfin nous voilà à Lisbonne ou rien ne nous fait espérer un meilleur sort.

CÉCILE.

L'espérance est le seul bien que la fortune m'ait laissé, pourquoi voudrait-tu me l'enlever ? un secret pressentiment me dit que le ciel, dans peu, le rendra à ma tendresse.

BRUSCOT.

Enfin il vous a abandonnée, et j'en reviendrai toujours là.

CÉCILE.

Il a obéi aux ordres impérieux de son père ; mais si tu avais entendu l'expression de sa douleur, en me quittant, ses tendres regrets, ses protestations d'amour, et surtout si tu avais vu ses larmes et son désespoir au moment de notre séparation ; jamais, non jamais, tu ne pourrais douter de la sincérité de son cœur.

BRUSCOT.

Jour de dieu ! pourquoi le destin m'avait-il alors éloigné de la maison ; j'aurais bien vu quel homme c'était ; j'aurais pénétré jusqu'au fond de son âme.

CÉCILE.

Tu voyageois pour les affaires de mon père, lorsque le jeune Gonzales eut accès dans ma famille, et me fit connaître son amour. La vertu était peinte sur sa figure, et je ne pus résister au charme qui m'entraînait vers lui. Mon père, ayant d'autres vues pour mon établissement, m'ordonna d'étouffer un amour qui contrariait ses projets. Cette défense ne fit que m'enflâmer davantage. Mon amant, allarmé par la crainte de me perdre, me proposa bientôt un mariage secret.

BRUSCOT.

C'est qu'il n'avait pas de bonnes intentions, madame.

C É C I L E.

J'eus la faiblesse de consentir , et c'est à cette faute que je dois mon infortune. Je me réfugiais chez une parente où je restai cachée. C'est là que je pleurai pendant cinq ans le malheur d'avoir trop aimé , et que je me consolais en élevant le fruit même de cet amour. Enfin , après la mort de mon père , je rentrai dans le sein de ma famille. Tout ne m'offrait plus que l'image de la douleur et de la désolation. Je formai alors le projet de chercher celui qui est l'objet de toutes mes affections. C'était un devoir pour moi , de rendre un père à mon fils. Ma démarche ne peut-être blâmée par la vertu la plus sévère. Tant qu'il ne m'aura pas rejeté de son sein , je me plairai à le croire tel que je l'ai vu , et je rends grâce au ciel de m'avoir donné en toi , un ami qui ait daigné me soutenir au milieu de tant d'incertitudes et de fatigues.

B R U S C O T

Eh ! madame , après avoir passé ma jeunesse auprès du père qui était riche , il aurait été beau de me voir abandonner sa fille parce qu'elle était dans le malheur.

C É C I L E.

Ma reconnaissance égalera ton dévouement.

B R U S C O T.

Ne parlons pas de ces vécilles là , ça n'en vaut pas la peine

C É C I L E , *avec inquiétude.*

Le docteur tarde bien à revenir.

B R U S C O T.

Effectivement.

C É C I L E.

Ce retard m'inquiète.

B R U S C O T.

Je vais voir... mais j'aperçois des gens qui paraissent nous examiner. Ce sont des alguasils... oh ! les vilaines figures !
(*Musique.*)

S C E N E I X.

LES PRÉCÉDENS , GENS DE GARNEO , *travestis.*

1er. S O L D A T , *aux autres.*

Voici les gens que Garnéo nous a commandé d'enlever ; approchons. (*à Cécile et Bruscot.*) Pourquoi rodez-vous par ici depuis une heure.

B R U S C O T.

Parce que nous en avons le droit aussi bien que vous.

Ier. S O L D A T.

Prenez garde que cette insolence ne vous conte cher. (à Cécile.) Répondez, que faites vous en ces lieux.

C É C I L E.

Messieurs, j'attends mon fils, qu'un homme généreux vient d'introduire dans ce palais.

Ier. S O L D A T.

Vain prétexte que cela. On vous connaît, et l'on sait que vous êtes de ces misérables, qui, pour émouvoir la pitié, ravissez les enfans à leur famille.

C É C I L E.

Qu'elle horrible accusation.

Ier. S O L D A T.

Point de réplique, vous vous défendrez ailleurs.

B R U S C O T.

Mais, parbleu...

Ier. S O L D A T.

Paix.

B R U S C O T.

Au moins, permettez à ma maîtresse d'attendre son fils.

Ier. S O L D A T.

Encore.

C É C I L E, *criant.*

Mon fils ! mon fils !

Ier. S O L D A T.

Justement, c'est un enfant qu'ils ont dérobé, saisissez-vous de ces gens là.

C É C I L E et B R U S C O T.

Au secours ! au secours !

Ier. S O L D A T.

Enlevez, enlevez toujours.

(Musique. Ces dernières paroles sont prononcées tandis qu'on fait des efforts pour les entraîner dans la barque. Bruscot et Cécile tentent pendant quelques momens de s'élancer vers le palais ; mais il succombent bientôt, et on les jette dans la barque qui disparaît à l'instant.)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le théâtre représente une salle du palais des Ferdinand.

SCENE PREMIERE.

GARNEO, LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR.

Tout a reoussi selon le vostre desir. J'ai proposé à cette cantatrice d'adopter l'enfanté. Elle a refusé. Per lors j'ai attiré le picciolo adroitement, puis j'ai fait enlevé la madré comme c'était counvenouto.

GARNEO.

A merveille, docteur.

LE DOCTEUR.

Zé mi sous surpassé, et zen sous étonné moi-même. Aussi zai bonne espéranta de la vostra generosita. Ma... à propos de generosita, oune chose m'inquiète, non vedo pas tropo quoualla garantie per mi, ze vois bené per voi.

GARNEO.

Ah, ah ! docteur, je vous entends, voilà de quoi vous éclairer dans votre marche. (*il donne une bourse.*) Prenez, en attendant mieux.

LE DOCTEUR.

Bené, bené, signor. Il en viendra d'autres, j'espere ; per qué voi êtes à la source.

GARNEO.

Vous êtes donc bien intéressé, M. le Docteur.

LE DOCTEUR.

Pas altramenté que voi, seigneur. Savez-vous qu'oun enfante commé ça coûte cher. Il m'a fallout employer de rouses et de soubterfouge de touti les façons. Zai caressé le picciolo, zai consolé la madré, zai flatté le servitore ; et c'est toutes ces choses-là qué content. Generalemente dans touti les affaires di quosta natoura, si on reoussi, rien de pious admirable ; on reçoit des bourses pleines d'or et d'argento, ma si la fourberia sy decouvre, on n'attrappe rien moins que la bastonnade, ou quelque chose de mioux, es-ce n'est pas tropo agreabile.

GARNEO.

Il n'y a rien de tout cela à craindre, et puisque l'occasion